

« Combien de Temps, je n'en sais rien. » La Temporalité après l'Apocalypse

Julie HUGONNY
Yale University

Dès les premières lignes de son article, « Storm Warnings and Dead Zones, Imagination and the future », Georges Slusser définit la science-fiction comme « une littérature amoureuse de l'avenir¹ ». En effet, ce genre plus que tout autre stimule notre imagination et réveille notre sens d'émerveillement grâce à sa capacité à incarner tous les possibles. Poursuivant sa réflexion, Slusser ne peut cependant s'empêcher de remarquer que, malgré leur potentiel enchanteur, les fictions futuristes sont dominées par un sentiment de terreur². Dystopies, apocalypses, fin de l'hégémonie humaine sur Terre, invasions, désastres naturels et autres épidémies sont en effet les sujets privilégiés de la science-fiction qui paraît, aussitôt abandonnée à ses rêveries, tourner un œil plus angoissé qu'optimiste vers l'avenir.

Cette apparente contradiction est d'ailleurs manifeste dès les origines du genre : les tout premiers récits d'anticipation du XIX^e siècle se présentent sous la forme de fictions apocalyptiques qui chantent la fin du monde, la fin de l'homme, la mort de la Terre, la fin du temps.

Ce regard chargé d'appréhension que la fiction porte sur l'avenir est la conséquence de plusieurs facteurs, dont le premier est l'intérêt grandissant de la science pour le passé. En effet, on voit vers la fin du XVIII^e siècle se multiplier les disciplines ayant trait aux sciences de la Terre et à l'histoire de l'Homme : l'archéologie, l'anthropologie, la géologie, la paléontologie, la volcanologie, la minéralogie et l'astronomie se développent, mêlant savoir-faire scientifique et visées sociales. Ayant désormais une meilleure idée d'où il vient, l'homme se demande naturellement où il va, et les éléments de réponse

1. « We might think of Science fiction as a literature in love with the future », Georges Slusser, « Storm Warnings and Dead Zones, Imagination and the future », *Storm warnings : Science fiction confronts the future*, Georges E. Slusser, Colin Greenland and Eric S. Rabkin eds., Carbondale, Ill., Southern Illinois University Press, 1987, p. 3.

2. « And yet, if we heed some of SF's most famous texts, and increasing numbers of its commentators, the very opposite is true. Seen in this light, SF's future imaginations are dominated instead by terror », *ibid.* p. 3.

dont il dispose ne sont pas rassurants : l'archéologie montre que même les civilisations les plus avancées disparaissent et tombent en ruines, la théorie de l'évolution des espèces³, accompagnée de son corollaire, la lutte pour la survie, remet en question la place centrale de l'homme dans le monde, et les lois de la thermodynamique, postulant une déperdition d'énergie inévitable dans un circuit fermé, suggèrent qu'à long terme, c'est le soleil qui s'éteindra.

À ces considérations théoriques viennent s'ajouter des facteurs ponctuels : des épidémies de choléra, de typhus, de fièvre jaune et de peste balayent l'Europe, entraînant la création de l'épidémiologie et de l'hygiénisme ; des tremblements de terre comme celui de Lisbonne en 1755 font des dizaines de milliers de victimes, des météorites illuminent le ciel de leurs lueurs sinistres tout au long du XIX^e siècle, et le naufrage de la Méduse, suivi des récits de cannibalisme et de mutineries qui l'accompagnent, enflamment les esprits et forcent l'homme à prendre conscience de sa propre vulnérabilité.

Enfin, la mécanisation grandissante née de la révolution industrielle transforme la notion du temps et subordonne l'homme à la machine en un renversement des valeurs sans précédent. Autrefois cyclique, naturel et subjectif, le temps est maintenant public, utilitaire et orienté, comme en témoignent la construction des chemins de fer français fonctionnant selon des horaires précis de départ dès 1827, ou encore l'inauguration de Big Ben à Londres en 1859.

L'homme est ainsi assiégé, menacé dans sa biologie, dans sa civilisation et dans son essence ; on comprend mieux dans quel sentiment de terreur à la fois viscérale et intellectuelle la science-fiction est née.

Mais ce qui pousse ce nouveau genre plus particulièrement vers l'eschatologie, le discours sur la fin du monde, est bien sûr le récent bouleversement politique de la Révolution Française. De fait, le XIX^e siècle est post-révolutionnaire, donc déjà post-apocalyptique, et post-traumatique. La Révolution Française, annoncée par des siècles de lente prise de conscience philosophique, politique et sociale, et attendue comme une apocalypse dans son sens étymologique de *dévoilement*, de *révélation*, ne transforme pas la société aussi rapidement, ni aussi radicalement qu'on l'avait espéré. De fait, il faudra presque un siècle et de nombreux changements de régimes politiques pour que la poussière de cet événement retombe et que la Révolution porte ses fruits. Tout au long du XIX^e siècle, un chaos institutionnel se substitue à la stabilité escomptée, et le sang versé dans l'espoir d'une vie meilleure ne semble pas justifié.

C'est donc dans un monde résolument post-apocalyptique – mais c'est ici une apocalypse ratée, décevante – que naît le récit de fin du monde. James Berger, dans le bien nommé *After the End*, explique :

3. Formulée par Charles Darwin en 1854 dans *The Origin of Species*.

Un désastre se produit, d'une magnitude bouleversante, déroutante, et pourtant le monde continue. Les auteurs imaginent alors une autre catastrophe, qui elle est absolument conclusive, qui met fin au monde. Le désastre initial – qui en un sens n'est pas une apocalypse parce qu'il n'a rien révélé – exige la création d'un second désastre, fictif, qui lui est une apocalypse, pour lui donner rétrospectivement le statut d'apocalypse.⁴

Le récit apocalyptique du XIX^e siècle regarde donc vers l'avenir avec l'expérience d'avoir vécu 1789 à la fois comme un bouleversement sans précédent⁵, mais également comme une révolution ratée, un événement décevant dont on attendait tout, et qui ouvre sur une société essentiellement inchangée. « Et pourtant le monde continue. » Comment, désormais, penser le temps ? Comment examiner le passé et sous quels paradigmes envisager l'avenir ?

Pour répondre à ces questions, les auteurs de l'époque exploitent les potentialités infinies offertes par la fiction futuriste, ce nouveau genre qui se propose d'explorer imaginativement tous les futurs possibles. Nommée *fiction d'extrapolation*, *fiction spéculative*, *scientific romance*, *amazing stories*, ou encore *weird tales*, la science-fiction n'accèdera à son nom définitif qu'en 1927 sous la plume d'Hugo Gernsback. Ses itérations successives obéissent toutefois au même schéma littéraire : l'auteur formule une hypothèse (une météorite se dirige sur la Terre, les Martiens envahissent, une épidémie décime l'humanité) et, sous couvert de fantaisie romanesque, en développe la logique interne jusque dans ses conséquences les plus improbables, mais les plus rationnelles. La science-fiction est ainsi le produit du traitement méthodique d'un postulat fictif. Et si l'incroyable popularité de cette stratégie littéraire depuis plus de deux cents ans l'a menée à considérer les hypothèses les plus variées, de la possibilité des voyages dans le temps à la rébellion des robots contre les humains, elle s'est d'abord concentrée sur la question de la fin du monde, faisant de la fiction apocalyptique la vraie origine de toute science-fiction.

Le premier de tous les récits apocalyptiques séculaires, *Le Dernier Homme* de Jean-Baptiste Cousin de Grainville, paraît en 1805, suivi de *The Last Man* de Mary Shelley en 1826. Puis viennent une myriade de romans, pièces de théâtre, poèmes, chansons, traités pseudo-scientifiques, journaux et témoignages fictifs, eux-mêmes suivis, compte tenu de la popularité du genre, de parodies et d'hommages en tous genres.

4. « A disaster occurs of overwhelming, disorienting magnitude, and yet the world continues. And so writers imagine another catastrophe that is absolutely conclusive, that will end this world. The initial disaster, which distorts and disorients – which, in a sense, is not an apocalypse in that it doesn't reveal – requires imagining a second disaster that is an apocalypse and thereby gives the first disaster retrospective apocalyptic status », James Berger, *After the End, Representations of Post-Apocalypse*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 6-7.

5. Un bouleversement qui redéfinit le temps historique, grâce aux termes *prérévolutionnaire* et *postrévolutionnaire*.

Ces récits de fin du monde reprennent les conceptions classiques du temps afin de les détourner. Dans *Le Dernier Homme* de Grainville, et dans *The Time Machine* de H.G. Wells, la société se développe selon l'idéal linéaire et progressiste du temps : elle trace un arc dont la courbe s'élève vers la perfection, puis redescend nécessairement, entraînant sa décadence et sa mort. Dans « L'Éternel Adam » de Jules Verne et « The Scarlet Plague » de Jack London, les cycles temporels se suivent et se répètent : l'humanité se développe et évolue jusqu'à un cataclysme qui réduit ces efforts à néant, puis reprend son cheminement sisyphéen vers le progrès. Enfin, dans *The Coming Race* d'Edward Bulwer Lytton, ainsi que dans *The War of the Worlds* de H.G. Wells, une race étrangère ayant évolué parallèlement à l'Humanité et ainsi atteint un degré plus avancé de civilisation, décide de supplanter les hommes sur Terre au nom de la survie du plus fort.

Ces fictions mettent en scène des personnages qui sont pour la première fois conscients des schémas temporels dans lesquels ils évoluent. Témoins lucides et sans illusion des phénomènes d'entropie et des caprices de l'évolution, ils font face à une prise de conscience d'autant plus douloureuse qu'elle n'endigue en rien les menaces qui pèsent sur l'humanité.

Grandeur et décadence de l'humanité

Les utopies de l'immédiate pré-révolution, avec leurs sociétés imaginaires égalitaires, leurs monarques bienveillants et leur bien-être généralisé, faisaient presque croire à un développement humain affranchi de la répétition des mêmes erreurs qui caractérisait l'obscurantisme. Dans *Mille ans de Bonheur*, Jean Delumeau nous dit que dans l'utopie, « L'histoire [...] n'est plus envisagée comme un éternel retour sur elle-même mais comme un vecteur tendu vers un accomplissement final⁶. » Le temps humain n'obéit plus au paradigme mythologique d'un cycle se répétant sans fin, chaque boucle retraçant les mêmes événements, les mêmes erreurs et les mêmes méprises que celle qui la précède ; il est désormais associé à la notion de progrès : vecteur pointé vers un idéal de perfectionnement de l'humanité, il incarne un processus linéaire qui tend inmanquablement vers le bonheur universel.

Le roman apocalyptique apparaît, après la Révolution, en réaction à cet optimisme naïf. Bien sûr, l'humanité progresse, mais cette représentation idéalisée de l'Histoire comme courbe ascendante manque de recul : ce qui vit doit mourir, et ce qui monte finit toujours par redescendre. Si l'humanité se trouve dans une période de prospérité, c'est que, naturel ou précipité par quelque catastrophe, le tournant de l'histoire est imminent.

Le Dernier homme de Jean-Baptiste Cousin de Grainville, une épopée lyrique en douze chants, illustre parfaitement cette idée. Écrit par un prêtre

6. Delumeau, *Mille ans de Bonheur. Histoire du Paradis*, Paris, Fayard, 1995, p. 311.

constitutionnel, donc à la fois un homme de Dieu et un tenant de la Révolution, ce récit effectue la synthèse des textes bibliques, littéraires et mystiques, enrichis de la propre mythologie de l'auteur. Dans le monde décrit par Grainville, l'Humanité a atteint son apogée : les réussites techniques sont en harmonie avec le progrès moral et les hommes travaillent pour s'améliorer, et non plus pour s'enrichir. Ainsi, on a trouvé le secret de la jeunesse éternelle, mais personne n'en tire avantage, afin de ne pas surcharger la Terre d'hommes et risquer de déséquilibrer l'œuvre bien réglée de la Nature. C'est un monde qui semble rationnel et juste, harmonieux jusqu'à la perfection. Et c'est justement pour cette raison qu'il ne peut continuer ainsi et que, « la terre couverte de la population la plus heureuse, redevenue un second Eden, commen[ce] par perdre de sa fécondité⁷ ». La sentence est sans appel : l'humanité va mourir, et c'est justement *parce que* l'homme est arrivé à un tel état de perfection que commence son déclin. Morton Paley, dans son article, « The French Revolution as a failure of typology » résume élégamment cette dynamique : « L'existence même de l'humanité la conduit vers sa fin⁸ ». Charles Nodier, un proche de Grainville, se montre également fataliste dans un essai pertinemment nommé « De la Fin prochaine du genre humain », et note qu'une fois que l'homme a conquis le monde, « il ne lui reste plus qu'à descendre vers la mort »⁹. S'inspirant des nouvelles théories évolutionnistes tout en gardant un cheminement de pensée cohérent avec les systèmes religieux, Grainville reprend dans son poème l'idée exprimée par Nodier : « le genre humain doit aussi mourir un jour comme un seul homme¹⁰ ». En tant qu'organisme macroscopique, l'humanité n'échappe pas aux lois qui s'exercent sur l'individu. Qu'on le croie soumis à la sentence divine ou aux lois naturelles de progression et de déclin, l'Homme doit mourir.

La lente agonie de l'Humanité chez Grainville est précédée de signes précurseurs, et Morton D. Paley a raison de relever l'importance de la prophétie attachée aux Tupiques, la dernière tribu primitive du Brésil : la prophétie annonce que « la fin du monde ser[a] prochaine lorsque les Tupiques aur[ont] tous quitté la vie errante et sauvage¹¹ ». Le passage d'un mode de vie nomade à un mode de vie sédentaire qui favorise un habitat stable et mène à des notions sociales comme celles de la propriété et du droit, est une des étapes du développement des civilisations modernes. La « vie errante », le nomadisme, ici « primitif » et « sauvage », est l'enfance de l'homme, une enfance profondément ambivalente : en effet, en s'éloignant de

7. Jean-Baptiste François Xavier Cousin de Grainville, *Le Dernier Homme*. Seconde édition, Préface par Charles Nodier, Paris, Déterville, 1811, t. I, p. 92.

8. « The very existence of society brings about its end », Morton D. Paley, « *Le Dernier Homme* : the French Revolution as the failure of typology », *Mosaic*, hiver 1991, n° 24 (1), p. 70.

9. Charles Nodier, « De la fin prochaine du genre humain », *Œuvres de Charles Nodier*. 1832-1837, t. V, *Rêveries*, p. 308.

10. *Ibid.* p. 309.

11. Grainville, *Le Dernier homme, op. cit.*, t. I, p. 161.

cet état d'enfance, en entrant dans l'Histoire par le moyen de la sédentarisation, qui entraîne la fixation de sa culture et de sa civilisation, l'Homme parvient à l'âge adulte, bientôt suivi de la vieillesse. L'Humanité entière, alors qu'elle gagne en sagesse et en prudence, perd de sa force et décline. Génération après génération, les hommes épuisent ainsi leur force vitale et précipitent leur déclin en donnant naissance à des enfants déjà affaiblis : « [...] nos pères [...] nous donnèrent la vie après l'avoir épuisée¹² », se lamente un des hommes. L'alternative impossible à cette marche nécessaire du temps est de rester à l'état d'enfance.

En effet, l'humanité du *Dernier homme* est une race appauvrie, une fin de lignée. Cette idée fait encore écho aux théories de Charles Nodier, pour qui toutes les espèces vivantes « perdent en vitalité ce qu'elles gagnent en perfection »¹³. Pour lui, l'homme étant l'être le plus perfectionné, il est en même temps celui dont l'existence est la plus fragile. En effet, « une existence complète c'est une existence qui a commencé à mourir¹⁴ ».

The Time Machine de H.G. Wells reprend cette idée de progression de l'humanité jusqu'à un point culminant, une perfection dangereuse qui nécessairement suivie de son déclin et, à son terme, de la fin du monde. Se déplaçant dans le temps grâce à sa machine, le Voyageur est témoin de la décadence de l'humanité, un déclin qui apparaît comme un prolongement naturel de son progrès même, et comme la conséquence logique du processus de lutte pour la survie.

Il découvre, dans un lointain avenir, les Eloi, nos descendants, qui ont au cours des siècles plié la nature à leurs besoins en éradiquant maladies, bêtes sauvages et conflits, et vivent maintenant en parfaite harmonie avec leur milieu aseptisé. Petits êtres faibles et facilement distraits, ils sont une humanité sénile, retombée en enfance. Le Voyageur songe à ce qui les a amenés à cet état des choses :

Je pensai à la petitesse physique des gens, à leur manque d'intelligence, et à ces énormes ruines autour d'eux, et tout cela affermissait ma conviction de leur parfaite conquête de la Nature. Mais après la bataille vient le Calme¹⁵.

Les Eloi sont tout simplement *suradaptés* à leur milieu. Ils vivent dans une société où la lutte pour la survie n'existe plus, un Éden immuable qui est le fruit des efforts millénaires de leurs prédécesseurs. En conséquence, ils ont au fil des générations, perdu la force physique et l'intelligence qui leur permettrait de s'adapter à de nouvelles circonstances, si le besoin en survenait. Ainsi, si la lutte pour la survie a amené leurs ancêtres à s'améliorer constamment,

12. *Ibid.*, p. 165.

13. Charles Nodier, « De la fin prochaine du genre humain », *op. cit.* p. 304.

14. *Ibid.* p. 304.

15. « I thought of the physical slightness of the people, their lack of intelligence, and those big abundant ruins, and it strengthened my belief in a perfect conquest of Nature. For after the battle comes Quiet », Wells, *The Time Machine, The War of the Worlds*, éd. Frank D. McConnell, p. 44.

bâtissant des palais et travaillant à abolir les maladies, ce Calme mortel marque la fin de toute lutte, et donc de toute civilisation. Cet environnement sans adversité dans lequel les Eloi vivent depuis des générations a entraîné l'atrophie de leur capacité d'adaptation par manque de stimulation, et sonne le glas de leur société. Seules subsistent les grandes ruines qui les entourent, témoins d'une grandeur artistique révolue.

Le Voyageur, qui s'attendait à une humanité avancée, se montre initialement désenchanté par l'attitude des petits Eloi, et se demande en une seconde de panique intellectuelle, s'il n'a pas « construit sa machine en vain¹⁶ ». Cette réaction peut sembler exagérée, mais elle ne l'est pas pour un homme de science dont les actions sont motivées par la recherche de la connaissance et la découverte de la Vérité. Pour le Voyageur, si l'avenir de l'homme se résume en ces petits êtres indolents qui cueillent des fleurs en riant et croient qu'il est venu du Soleil à cheval sur un éclair, ce n'est pas seulement la machine qui apparaît comme futile, c'est l'humanité toute entière qui aura vécu en vain.

Parallèlement aux Eloi, issus de la classe savante, oisive et artistique, le voyageur découvre les Morlocks, descendants des classes laborieuses, qui vivent et travaillent sous terre et sont un cas extrême de darwinisme social. Cannibales, et vivant dans des galeries de mines, ils illustrent la misère intellectuelle et morale qui résulte de l'indigence économique et sociale que Wells voit à l'œuvre en Angleterre alors même qu'il écrit. Wells nous donne ainsi, dans cette vision anti-triornphaliste de l'avenir un aperçu du marasme intellectuel et moral qui se cache au-delà du progrès. C'est ici la logique interne à l'évolution qui entraîne la suradaptation des Eloi et la transformation des Morlocks en sous-hommes.

Témoin déçu de cette humanité déchue et dont il n'a plus rien à apprendre, le Voyageur se rend à l'époque post-humaine, et assiste à la mort du soleil, qui s'éteint doucement, selon le principe d'entropie du Deuxième Principe de la Thermodynamique, qui postule la dissipation d'énergie et la mort éventuelle de tout système fermé.¹⁷ Ici, pas d'Apocalypse à proprement parler, car rien de spectaculaire, mais une humanité qui file inexorablement vers le désastre. Le Voyageur de Wells entreprend son périple pour se rendre à une époque de progrès, mais cette époque reste hors de portée ; il n'y a pas d'apogée humaine. L'Âge d'or est un espoir, puis un souvenir – il ne se dévoile finalement que rétrospectivement, une fois la descente amorcée.

L'Éternel Retour

Apocalypse il y a, dans « L'Éternel Adam » de Jules Verne et « The

16 « For a moment, I felt I had built the Time Machine in vain », *ibid.*, p.236.

17. Énoncé pour la première fois par Sadi Carnot en 1824.

Scarlet Plague » de Jack London, qui présentent le même schéma narratif et temporel : une catastrophe éradique la quasi-totalité de l'humanité, forçant les survivants à revenir à une organisation plus primitive de la société. Ce retour en arrière n'est pas un simple contretemps avant la reprise de l'activité humaine à un point sensiblement similaire à celui où la catastrophe l'a interrompue ; ce n'est pas non plus un mouvement de déliquescence né du trop grand raffinement de l'humanité comme chez Wells, c'est une rupture, un revirement, un repli vers la barbarie. Chaque étape de cette lente atrophie de l'esprit humain est vécue comme une défaite par les survivants qui voient douloureusement leurs propres enfants perdre graduellement toute trace d'humanité. À long terme, ces hommes retournés à la nature remonteront la pente du progrès, dans un mouvement sisyphéen aussi futile que nécessaire, mais pas avant d'avoir régressé jusqu'à la bête.

La nouvelle ressemble peu aux autres récits, généralement plus optimistes de Jules Verne, et son authenticité est d'ailleurs contestée. En effet, après avoir décrit dans ses *Voyages extraordinaires* le triomphe de l'esprit humain sur la Nature¹⁸, Jules Verne nous offre dans « L'Éternel Adam », un récit dans lequel certains critiques ont vu un pessimisme noir. L'histoire commence avec le personnage du savant Sofr, un homme de la Mahart-Iten-Schu, la Terre-des-Quatre-Mers, qui trouve dans son jardin un message datant de plusieurs millénaires. Ce message chronique la survie d'une poignée d'hommes au tremblement de terre qui a submergé le monde, leur naufrage sur la terre de l'Atlantide nouvellement émergée, et la lente régression de l'Humanité vers l'animalité. Sofr voit ainsi confirmée sa théorie sur l'évolution des espèces, mais il est également forcé de constater la vérité des croyances populaires en un couple originel – un Adam et une Ève humains, rescapés du désastre et les ancêtres de toute sa civilisation.

Le modèle de la robinsonnade vernienne est ici détourné : le mouvement cyclique décrit par Jean Roudaut¹⁹ de départ pour l'aventure (vers l'île Mystérieuse, la Lune ou le centre de la Terre), suivi d'un retour chez soi en fin de roman, est d'emblée impossible puisque la terre a disparu sous les eaux. Incapables de rentrer chez eux et de retrouver la sécurité physique, psychique et financière de leur vie bourgeoise, les naufragés n'ont plus que l'option de la fuite en avant. Mais au lieu de se montrer proactifs et de conquérir l'île sur laquelle ils se sont échoués, de la domestiquer, de la plier à la volonté humaine comme l'aurait fait un Robinson Crusoé ou un Cyrus Smith, ce sont les humains qui sont vaincus par leur milieu. Manger, dormir, ces deux activités de base, complétées bientôt par l'activité reproductrice, ne laissent apparemment pas de place ou d'énergie pour d'autres entreprises : les

18. *L'Île mystérieuse, Vingt Mille Lieues sous les mers*, ou encore *Deux ans de vacances*, pour n'en citer que trois.

19 Dans Jean Roudaut, « L'Éternel Adam' et l'image des cycles », *L'Herne*, dir. Pierre-André Touttaïne, p. 180-212.

survivants ne bâtissent pas d'abris, n'explorent pas leur nouveau territoire et laissent leurs vêtements tomber en lambeaux. Arrivés sur une terre foisonnante de vie animale, ils ont été moins rapides à trouver le moyen de s'assurer la pérennité de cette nourriture, que les animaux eux-mêmes à apprendre à les fuir.

Désarmés, démissionnaires et agissant de manière invariablement contre-intuitive, ils ne prennent aucune mesure forte pour assurer leur survie et se révèlent être des anti-Robinsons : ils ne nomment pas leur île²⁰, n'en font vraiment le tour que dix ans après s'y être installés, et ils ne parviennent pas à maintenir sur leur nouveau territoire le modeste niveau de confort que le bateau leur offrait. Surtout, ils perdent le fil du temps, cette notion civilisatrice et organisatrice de la vie en société²¹, et se retrouvent englués dans un présent qui n'en finit pas. Cette indolente négligence et ce choix réitéré du moindre effort sont les signes d'une rupture passivement subie avec la civilisation. Le narrateur déplore d'ailleurs vigoureusement, mais vainement, leur situation :

Combien y a-t-il de temps que nous avons débarqué sur cette côte? Je n'en sais rien. Je l'ai demandé au Docteur Moreno, qui tient un calendrier des jours écoulés. Il m'a dit : « Six mois... », en ajoutant « à quelques jours près », car il craint de s'être trompé.

Nous en sommes déjà là! Il n'a fallu que six mois pour que nous ne soyons plus très sûrs d'avoir mesuré exactement le temps. Cela promet²² !

Sa réflexion s'ouvre sur un constat d'ignorance, doublé de l'impossibilité d'y remédier; car ici une démarche approximative est une démarche nulle. En effet, une tentative comme celle du Dr. Moreno, de garder la notion du temps et le rythme de la vie civilisée, ne prend sa signification que si elle est entreprise avec exactitude, et le narrateur a raison de voir en cette temporalité indéterminée, conservée par un dépositaire incertain, le signe d'une résignation et d'une régression déjà présentes. Mais s'il s'insurge des hésitations de Moreno, il n'entreprend lui-même rien pour remédier au problème. Son apathie grandissante, sensible au fil des pages, est elle-même une démission. Alors que le Docteur Moreno, s'émerveille d'avoir vu les traces d'une civilisation enfouie dans leur voyage de reconnaissance de l'île, le narrateur se montre peu ému par la découverte et avoue que la question « [l]e laisse froid ». « Nous avons assez à faire avec le présent sans nous occuper du passé, »²³ ajoute-t-il, sans réaliser que se complaire dans l'ignorance de son passé augure bien peu pour une survie intellectuelle future.

Évidemment, ce manque de volonté entraîne la disparition des traits humains dans les générations qui suivent, ce que le narrateur condamne sans

20. Contrairement au « Ham Rock » du *Chancellor* où à l'Île Lincoln de *L'Île Mystérieuse*.

21. Rappelons que marquer le passage des jours est une des premières mesures prises par Robinson. Cela lui permet de savoir qu'il est resté sur son île vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours exactement.

22. Jules Verne, « L'Éternel Adam », *Hier et Demain*, p. 299-300.

23. *Ibid.*, p. 306.

pourtant se remettre en cause.

Avec nous, ces traces légères des hommes que nous fûmes – car nous ne sommes plus des hommes, en vérité – vont disparaître à jamais. Ceux de l’avenir, nés ici, n’auront jamais connu d’autre existence. L’humanité sera réduite à ces adultes – j’en ai sous les yeux tandis que j’écris - qui ne savent pas lire, ni compter, à peine parler ; à ces enfants aux dents aiguës, qui semblent n’être qu’un ventre insatiable. Puis, après ceux-ci, il y aura d’autres adultes et d’autres enfants, puis d’autres adultes et d’autres enfants encore, toujours plus proches de l’animal, toujours plus loin de leurs aïeux pensants²⁴.

Le narrateur a conscience de voir le processus de progression de l’humanité s’inverser, et, témoin de l’amorce de cette descente vers l’animal, il n’a pas la force de s’y opposer. Comme il n’a, de son aveu, pas les moyens de passer son savoir à ses propres descendants, il écrit, espérant toucher un humain qui lui ressemble au-delà des siècles.

Jack London reprend le même schéma narratif dans « The Scarlet Plague » où, à la suite d’une épidémie destructrice, la société est retournée à une structure tribale et guerrière. La nouvelle s’ouvre sur un tableau typiquement post-apocalyptique : un patriarche, vêtu de peaux de bête, est assis avec ses petits enfants autour d’un feu de bois et tente de leur faire comprendre le monde d’avant la peste. En évoquant la vie universitaire, les mathématiques, la hiérarchie sociale de l’époque et les délices perdus de la mayonnaise, Granser (déformation de *Grand-sire*, en hommage à des temps plus raffinés) s’érige non seulement en conteur des choses passées, mais également en messager des choses à venir. Comme une Cassandre sénile et ridicule, il marmonne ses prophéties, et, ignoré de ses proches, prédit un vraisemblable retour à la civilisation. De sa position privilégiée de témoin de la grandeur et de la chute du genre humain, il devine que le mouvement de régression de l’humanité n’est pas encore terminé, mais voit dans des signes auxquels lui seul est sensible, l’annonciation d’un nouveau progrès à venir.

Vous êtes de vrais sauvages, dit-il à ses petits-enfants. Vous avez déjà commencé à porter des dents humaines en collier. Dans une génération, vous ferez des trous dans vos oreilles et votre nez et vous porterez des ornements d’os et de coquillages. Je le sais bien. La race humaine est condamnée à s’enfoncer encore plus profondément dans la nuit primitive avant de recommencer sa montée vers la civilisation²⁵.

Cette régression de l’humanité est absolument nécessaire pour la survie de l’espèce. Ces enfants aux dents aiguës, ces petits-fils à l’humour cruel de sauvages, sont beaucoup mieux équipés pour le monde auquel ils auront à

24. *Ibid.* p. 310-311.

25. « You are true savages. Already has begun the custom of wearing human teeth. In another generation you will be perforating your noses and ears and wearing ornaments of bone and shell. I know. The human race is doomed to sink back farther and farther into the primitive night ere again it begins its bloody climb upward to civilization », London, *The Science Fiction of Jack London*, p. 313 (traduit par moi).

faire face qu'un ancien professeur d'université perdu dans les souvenirs d'un monde révolu. Obsédés par l'impératif biologique de vivre un jour de plus, formant des tribus cimentées par les conquêtes, le rire et les conflits de hiérarchie, leur priorités sont exactement où elles doivent être. En abandonnant des pratiques comme celles de la lecture et du travail manuel pour privilégier la chasse et la pêche, ils n'ont pas forcément perdu au change, ils se sont tout simplement défaits du superflu. L'homme fait ainsi face à son avenir sans bagages, sans avantages techniques, et sans connaissances autres que vestigiales – les techniques et les sciences devront être redécouvertes, et la culture réinventée.

Dans ces deux nouvelles, le temps est présenté comme cyclique, la catastrophe travaillant comme catalyseur du tournant dans l'histoire humaine et précipitant la courbe descendante, qui une fois arrivée à la barbarie, commencera à remonter. Mais ce n'est pas la même histoire qui se répète, les civilisations se suivent sans se ressembler tout à fait, et à l'image d'un cercle, on peut substituer une spirale (William Butcher, dans « Le Sens de l'Éternel Adam » propose le modèle d'une hélice), c'est à dire une succession de cercles inscrits dans une progression. Dans le cas du message retrouvé par Sofr, il y a transmission directe de l'histoire de la catastrophe. Ce message enfoui, qui passe directement d'une spire à l'autre sans subir les aléas de l'Histoire, court-circuite la structure en hélice et la rend visible pour la première fois à un de ses habitants. En effet, en offrant à Sofr un aperçu du passé de l'humanité, en le laissant entrevoir l'existence d'une civilisation qui lui ressemble, le journal le renvoie, lui et son époque, à leur propre historicité.

Pour William Butcher, en imposant à l'homme une salutaire connaissance de soi, cet « avertissement » change à jamais la perception humaine du temps : « l'histoire devient pour la première fois scientifique, basée sur la connaissance directe, et le temps n'est plus dépourvu de sens²⁶ », dit-il. Nos conclusions sont moins optimistes : ce journal, qui effectue un véritable voyage dans le temps pour délivrer à Sofr un message du passé ne donne à ce dernier aucun avantage face aux cataclysmes à venir. Concrètement, il ne change rien, car rien ne peut endiguer les révolutions ponctuelles inscrites dans la nature ; mais il agit comme un révélateur et force le savant à faire face à un des aspects les moins plaisants de la vérité scientifique : l'impuissance de l'homme face à ce temps qu'il ne peut maîtriser. Le texte se ferme sur l'image du savant acquérant « lentement, douloureusement, l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses²⁷ ».

L'Homme supplanté

26. William Butcher, « Le Sens de l'Éternel Adam » *BSJV*, n° 58, 2^e trimestre, 1981, p. 73-81.

27. Jules Verne, « L'Éternel Adam », *op. cit.*, p. 315.

Dans *The Coming Race* d'Edward Bulwer-Lytton et dans *War of the Worlds*, de H.G. Wells, les hommes, au sommet de la hiérarchie terrestre et à l'apogée de leur propre évolution, se voient pourtant surpassés par une autre civilisation : les Ana, chez Bulwer-Lytton, qui vivent dans les entrailles de la Terre, et les Martiens chez Wells. Chaque récit développe l'hypothèse d'une société ayant évolué parallèlement à l'humanité, et explore les conséquences d'une rencontre éventuelle.

Dans *The Coming Race*, les Ana sont issus d'une civilisation antédiluvienne et vivent sous terre, ayant été chassés de la surface terrestre par une progressive montée des eaux. Le narrateur découvre ce peuple après s'être égaré dans une mine, et décrit cette branche cousine de l'humanité, comme plus avancée technologiquement, mais aussi moralement. Ayant fait face à plus d'adversité sous terre, ils se sont développés plus rapidement et ont appris au fil des siècles à manipuler l'énergie électrique – le Vril, qui est à la fois une arme, un instrument de guérison, une aide à l'acquisition des connaissances, une source d'énergie mécanique et un outil pour travailler la matière. Cette puissance presque infinie qu'ils ont au bout des doigts a entraîné la paix la plus absolue : chacun étant complètement à la merci de son voisin, les Ana ont sagement et stratégiquement appris à résoudre les conflits de manière diplomatique. Ces hommes qui vivent loin de la lumière du soleil n'en sont pas moins infiniment plus éclairés que les habitants de la surface : alors que le narrateur tente de leur décrire le niveau de civilisation avancé de sa propre société, évoquant la République comme régime politique progressiste et égalitaire, les Ana discréditent rapidement son jugement, doutant des bienfaits d'« un gouvernement des ignorants, pour la seule raison qu'ils sont les plus nombreux »²⁸. Si la forme narrative du roman reprend celle des utopies, dans lesquelles un homme de notre époque découvre une société meilleure et en décrit les excellents principes en détails, *The Coming Race* menace clairement de plonger vers la dystopie – non pas pour les Ana, mais pour les hommes, ces primitifs peu méritants. En effet, une fois conscients de l'existence d'une terre baignée de soleil, mais habitée de ce qu'ils considèrent être des barbares, les Ana admettent très philosophiquement qu'ils l'envahiront sans doute bientôt et soumettront leurs rustres habitants au pouvoir du Vril.

La temporalité dans ce court roman se dédouble ainsi pendant des millénaires : une branche reste en surface et survit au déluge, la seconde plonge dans les profondeurs terrestres et s'adapte à son nouveau milieu, développant au passage des pouvoirs inconnus. Le projet des Ana de remonter à la surface et de supplanter ceux qui y vivent est évité – ou plutôt différé – par un écroulement de terrain qui condamne le seul passage connu

28. « The government of the ignorant upon the principle of being the most numerous. » Edward Bulwer-Lytton, *The Coming Race*, Middletown, Conn., Wesleyan University Press, 2005, p. 55.

entre les deux mondes. La menace reste présente, cependant, et le narrateur, avoue songer constamment à ces « inévitables destructeurs. » D'abord réticent à l'idée de coucher sur papier son aventure, il conclut son roman avec cette phrase inquiétante : « j'ai cru que mon devoir envers mes semblables m'obligeait à écrire ce récit pour les avertir de la venue de la Race Future »²⁹. Cet avertissement au lecteur semble aussi stérile que le message trouvé par Sofr dans « L'Éternel Adam » : l'un comme l'autre sont les signes annonciateurs d'une catastrophe inévitable, un aperçu du monde à venir, ils ne sont nullement un appel à l'action et ne prétendent à aucune portée prescriptive.

On retrouve le même schéma dans *La Guerre des Mondes* de H.G. Wells, qui décrit moins le combat de l'homme contre le Martien, que le combat de l'humanité présente contre une version cauchemardesque de son avenir. En effet, la planète Mars est plus éloignée du Soleil, et présente donc une version plus avancée en âge de la Terre et des Terriens. Malgré l'aspect physique repoussant des Martiens, qui sont des êtres tentaculaires et mous, de simples cerveaux sans corps, ils préfigurent le sort des humains. Leurs avancées technologiques, accélérées par la menace de l'appauvrissement de leurs ressources, n'ont pas été accompagnées d'un développement moral, au contraire : la nécessité de leur propre conservation, doublée de leur intelligence mécaniquement appliquée, les a rendus impitoyables.

La victoire des Martiens sur les humains est écrasante, humiliante ; ces derniers perdent leur position privilégiée au sommet de la chaîne alimentaire et le narrateur envisage un instant de rassembler tous les volontaires et tous les livres disponibles pour fonder une communauté souterraine, laissant la surface de la Terre aux Martiens qui l'ont conquise. Les hommes vivant sous terre deviendraient alors une race sauvage et lettrée, résistante et dépositaire du savoir humain.

L'homme qui lui décrit ce projet le fait en des termes pragmatiques et résolument darwiniens :

Nous formons une troupe d'hommes vigoureux et intelligents, sans nous embarrasser de tous les incapables qui nous viendront. [...] Il ne nous faut ni incapables ni imbéciles. La vie est redevenue réelle, et les inutiles, les encombrants, les malfaisants succomberont. Ils devraient mourir, oui, ils devraient mourir de bonne volonté. Après tout, il y a une sorte de déloyauté à s'obstiner à vivre pour gâter la race³⁰.

29. « I have thought my duty to my fellowmen to place on record these forewarnings of the Coming Race », Edward Bulwer-Lytton, *The Coming Race* (derniers mots du roman).

30. « We form a band — able-bodied, clean-minded men. We're not going to pick up any rubbish that drifts in. [...] We can't have any weak or silly. Life is real again, and the useless and cumbersome and mischievous have to die. They ought to die. They ought to be willing to die. It's a sort of disloyalty, after all, to live and taint the race », H.G. Wells, *The Time Machine, The War of the Worlds*, ed. Frank D. McConnell, p. 277 (traduction française citée de Henry D. Davray).

Pour cet homme, ceux qui, trop faibles ou trop frivoles pour une vie souterraine dangereuse, risquent non seulement d'être à charge des autres mais d'entacher de leur fragilité constitutive le fond génétique de cette nouvelle humanité. Pour lui, leur instinct de conservation est une marque d'égoïsme face au bien commun et une trahison faite à toute l'espèce humaine. Cet eugénisme qui demande le sacrifice volontaire des faibles se justifie (mal) par le moment de crise. L'alternative à cette vie d'exilé six pieds sous terre n'est malheureusement pas moins sombre : ceux qui restent sur terre seront domestiqués par les Martiens dont ils seront la nourriture. Traités comme des animaux de compagnie, ils vivront dans un confort relatif en attendant leur inévitable mort.

L'intrigue du roman se dénoue grâce à un *deus ex machina* : les microbes, auxquels les humains au cours des siècles, ont appris à résister, foudroient les Martiens en une sorte de justice poétique évolutionniste. En effet, l'homme a acheté son droit à la vie sur terre au prix des milliards de morts qui ont fait de race humaine une espèce endurente. Face aux Martiens, les hommes révèlent à la fois la faiblesse de l'individu et la capacité de l'espèce à persévérer. Ce sont ici les épreuves du passé qui assurent un avenir à l'humanité.

Les humains ont donc été vaincus, puis sauvés – donc deux fois passifs, la première fois par complaisance, la seconde par impuissance. On voit pourtant le narrateur regarder vers Vénus, plus jeune que la Terre, avec convoitise, pour le jour où la Terre deviendrait inhabitable. « Devrons-nous à la conquérir³¹ ? » se demande-t-il. La question n'est pas anodine : après avoir été les victimes d'une invasion impitoyable, le narrateur envisage de suivre l'exemple d'efficacité des Martiens pour coloniser notre planète sœur, vers laquelle la nécessité nous conduira inévitablement. Les hommes ne semblent avoir rien appris de cette leçon d'Histoire future.

C'est bien en jetant sur un possible avenir le regard de l'historien que la fiction d'extrapolation nous délivre son message. Dans cet espace oxymorique, ces récits d'Histoire future, la science-fiction trouve sa place et son sujet de prédilection. Après avoir subi deux Révolutions (la française et l'industrielle), le temps a perdu son univocité : il est désormais cyclique *et* linéaire, progressif *et* régressif, civilisateur *et* meurtrier, rêvé *et* craint.

Cette nouvelle littérature, née de cette nécessité de repenser l'Histoire, dévoile les appréhensions d'une société post-traumatique et la force à affronter sa plus grande peur : celle d'un avenir qui, à l'image de l'apocalypse révolutionnaire, n'aurait tout simplement pas de sens.

31. H.G. Wells, « Should we conquer ? », *The Time Machine, The War of the Worlds*, éd. Frank D. McConnell, p. 299.

